

ne pas avoir assuré la transmission. Avec ma collègue, nous avons régulièrement accueilli des internes, fait découvrir notre façon de travailler et cela pendant une quinzaine d'années et je n'ai pas réussi à trouver quelqu'un pour me succéder. Les jeunes intéressés avaient des raisons personnelles, incompatibles avec la vie à la campagne. Et d'autre part, lorsqu'on a commencé à évoquer l'idée d'une « maison de santé pluridisciplinaire », le discours de la plupart de mes collègues m'est très vite devenu incompatible avec l'idée qu'un jour on pourrait travailler ensemble, et cela a facilité mon départ de plaque.

Par contre, dans l'activité hospitalière liée à l'IVG, j'ai un sentiment différent. L'activité s'est adaptée aux contraintes de l'hôpital. En particulier, les aspirations sous anesthésie locale ne pouvaient plus se faire dans notre centre, mais obligatoirement au bloc opératoire, et plus récemment, les hospitalisations ne peuvent se faire qu'en ambulatoire dans le service approprié. Nous avons donc perdu de l'autonomie, ce qui permet à l'hôpital de pouvoir réduire au minimum le personnel, en particulier infirmier. Par contre, nous y avons gagné en recon-

naissance par l'hôpital. Nous sommes compétents, et reconnus comme tel, même si notre équipe médicale ne comporte pas de gynéco-obstétriciens. Les personnels du bloc nous accueillent bien, les femmes y sont bien traitées. Le personnel de l'ambulatoire est aussi très à l'écoute. Je trouve que nous avons sorti l'IVG de son ghetto au sein de l'hôpital. Et de jeunes médecins viennent compléter l'équipe, je vais pouvoir envisager sereinement mon départ.

Voilà en quelques mots 40 ans de compagnonnage avec le SMG qui m'ont permis de tenir le guidon de mon vélo, sans avoir le nez dessus. Je pense avoir toujours pu être un professionnel citoyen et je ne pouvais pas vivre autrement ma vie professionnelle. Mais le paiement à l'acte est toujours là, les dépassements d'honoraires qui débutaient en 1980 se sont amplifiés, l'accès aux soins est devenu plus difficile pour des raisons financières et géographiques. Le citoyen que j'étais en 1980, militant au SMG lors de son installation, ne pouvait alors qu'espérer une autre issue, mais du chaos actuel, peuvent sûrement apparaître des solutions, qui soient plus égalitaires...

Le combat continue. ■

L'Utopie, c'est pour hier ?

Anne Perraut Soliveres

Cadre supérieur infirmier, praticien-chercheur

Humanité
Temps, temporalité
Utopie
Modulation
Mobilisation
Conviction

L'utopie, c'est comme le bonheur, ça semble inaccessible bien que ce soit là, à portée de main, où il y a toujours un petit quelque chose qui l'empêche d'advenir. Je veux parler de « mes » utopies, celles qui me font lever le matin, celles que j'ai choisi de cultiver pour pouvoir avancer, celles qui sont toujours là, tapies au plus profond de mes envies et qui bougent au gré de mes propres illusions ou désillusions. C'est donc une affaire très personnelle, l'utopie, même si on en partage parfois quelques bribes avec d'autres. Ainsi, pour les miennes, c'est moi qui décide ce qu'elles valent, qui juge comment elles peuvent avancer ou reculer à l'aune de mes propres balancements. Je ne rêve pas d'une espèce de monde idéal auquel il m'est impossible de croire, ni je n'espère de grand soir où enfin nous aurions trouvé le mode de vivre ensemble qui conviendrait à tous.

Beaucoup plus modestement, dans mon métier de cadre infirmière, j'aspirais à favoriser de meilleures relations entre les personnes, celles qui soignent et celles qui sont soignées afin que chacun y trouve son compte (et moi aussi). Lorsque je me faisais traiter d'utopiste, c'était une manière de me disqualifier, voire, lorsque je défendais le besoin de temps de rencontres entre soignants, entre patients et soignants, voire lorsque je réclamais du temps pour penser... je m'entendais dire : « Tu n'en as pas marre de nager à contre-courant ? », ce qui me confortait invariablement dans mes convictions. Si le niveau de nos engagements est instable, mouvant, les utopies d'hier, faute d'avoir été réalisées, doivent s'aménager en permanence pour se remobiliser. Ainsi, une partie de mes utopies d'aujourd'hui repose sur le regret de situations passées (pourtant imparfaites...) mais ô combien préférables au désarroi d'aujourd'hui. C'est dire à quel point l'utopie peut être modulable, mais aussi combien ce que nous avons perdu d'humanité, faute d'avoir su la défendre face aux prédateurs, peut déjà cruellement nous manquer. ■